



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU
- ◆ Me comprometo a utilizar esta copia privada sin finalidad lucrativa, para fines de investigación y docencia, de acuerdo con el art. 37 del T.R.L.P.I. (Texto Refundido de la Ley de Propiedad Intelectual del 12 abril 1996)

dans une certaine mesure, en dispose. Elle le mène, sans doute ; mais en revanche il dépend de lui qu'elle s'affine ou qu'elle dégénère, qu'elle prospère ou qu'elle s'éteigne. N'en est-il pas, à son tour, le transmetteur semi-volontaire ? Sur sa descendance, il marque sa modique empreinte. Quelque chose de lui s'inscrit dans sa race.

Celle-ci ne se modifie que parce qu'elle accumule en elle l'œuvre infime des individus ; et c'est ainsi qu'elle les prolonge. Chacun d'eux peut être le point de départ de cette bifurcation de sa race qu'on appelle une *variété*. Et dans les espèces sexuées, où les hérédités s'entrecroisent, qui peut inventorier dans le nouveau-né l'apport des multiples ancêtres ? C'est là surtout, en raison des croisements incessants, que les individus sont le plus disparates et originaux. C'est donc là que l'évolution de la race est le plus riche, le plus rapide et le plus accentuée.

Toutes ces remarques (que chacun sait) le psychologue doit les avoir présentes à la pensée quand il aborde l'étude de l'individu humain. Il ne renouvelera pas l'erreur de Condillac, en méconnaissant que tout homme est chargé d'un passé ancestral et qu'il est inséré dans une lignée qui le devance et qui le suit.

Comme tout vivant, l'homme ne s'explique pas seulement par ce qui l'entoure, mais plus encore par ce qui le précède et la direction qu'il subit et qu'il poursuit. C'est pourquoi nous disons à nouveau qu'à son observation se doit ajouter son histoire.

CHAPITRE III

La préparation de la personne

La spontanéité, c'est au début même de notre existence individuelle que nous la rencontrons. Elle contient toute l'explication de notre vie embryonnaire. La mère, en effet, ne construit pas son enfant. Elle reçoit le germe, l'abrite et lui fournit le bain nourricier ; mais c'est de l'être nouveau que jaillit tout entière l'énergie assimilatrice et organisatrice. La minuscule cellule, dont l'agitation est incessante, porte à son intime le plan détaillé d'un savant travail et l'élan qui, neuf mois durant, en poursuivra sans arrêt l'exécution. La forme et la structure de son corps, il est bien clair que l'embryon ne les reçoit pas de son pourtour (telle l'argile, que les doigts du sculpteur modèlent du dehors) ; elles éclosent sous la poussée interne. L'ouvrier ici est immanent à son œuvre. Ouvrier prodigieusement habile, si l'on songe à la subtile harmonie qu'est un corps humain ! Mais ouvrier déconcertant, qui façonne à tâtons, et semble ignorer tout de la merveille qu'il développe et affine malgré lui ! Qu'est-il ?

Une reprise (après tant d'autres !) de la vie de ses ancêtres, un nouveau sursaut de sa race, qui, poursuivant son irrésistible avance au travers des générations éphémères, a fait jaillir de la toute dernière celle qui sera à son tour porteuse de l'avenir humain. Car c'est ainsi que, depuis d'incalculables siècles, dans ce limon terrestre que tous les vivants se disputent, l'effort humain, lui aussi, ne cesse de s'incarner, — c'est-à-dire de se façonner des subtils et fragiles outils, qui, la besogne à peine ébauchée, se dissolvent, laissant à l'équipe suivante la place libre et la disposition de la même poussière. Au cours de cette suite ininterrompue de vies individuelles, tous les corps s'écroulent l'un après l'autre ; mais l'élan humain persiste, comme l'effort d'un esprit poursuivant sa route victorieuse au travers de la lourde et inepte matière.

Cette continuité rigoureuse, qui fait de chacun de nous une maille infime d'une chaîne sans fin, peut seule nous expliquer le début si déconcertant de l'individu humain. Il est le fruit d'un effort multi-millénaire ! Il a derrière lui le travail accumulé d'une suite innombrable de générations ; disons plus exactement qu'il le porte, fixé en habitude, à la base même de son être. Car il ne vient pas du dehors pour s'insérer dans la race ; tout au contraire, il sort d'elle, et lui demeure adhérent à la manière d'un bourgeon. Si par sa pointe infime d'activité consciente et épanouie il date d'aujourd'hui, par ses obscures racines il date du début immémorial de l'essor humain. En tant qu'« un tel », en tant qu'individu, il commence

de vivre ; mais en tant qu'homme il réédite un modèle qui fut porté, retouché, malaxé au cours de générations sans nombre.

Or, nous avons vu précédemment comment se doit entendre l'hérédité. Elle n'est pas la transmission d'une matière « spécifiée », mais (au travers de la commune matière) le rejaillissement d'une même formule de travail. Elle est la reprise d'un effort spécifiquement orienté, le rebondissement d'un élan constructeur et animateur, c'est-à-dire d'un esprit. Pour qui sait voir, ce qui surgit dans la conception, c'est moins une nouvelle machine que l'énergie et le plan qui la vont construire.

Sans doute, le « comment » de toute fécondation nous échappe ; sa manœuvre se perd pour nous dans l'infinitésimal. Résignons-nous à ignorer le mode de la propagation de notre vie. Mais ce que nous savons pertinemment, c'est qu'elle n'est le fait ni du hasard ni des réactions fatales d'éléments indifférents, mais de ce désir, de ce besoin puissant qu'on nomme l'instinct. L'hérédité, c'est lui qui nous l'explique, car, en réalité, ce qui se prolonge, se scinde et se transmet, c'est l'instinct. Disons donc que le générateur véritable, c'est lui.

Mais qu'est-il ? *L'âme de la race*, poursuivant son effort d'expansion et de progrès. Il est une sorte de volonté ethnique, obscure et massive tant qu'elle demeure impersonnelle, mais qui tend précisément à s'épanouir en un nombre toujours plus grand d'individus, par lesquels elle progressera. Cette âme com-

mune est le tréfonds de la nôtre ; chacun de nous n'est qu'une des pointes minuscules par lesquelles elle émerge à la conscience, s'illumine, s'exprime, se libère, répond à sa visée profonde. — S'épuise-t-elle à nous produire ? Loin de là, puisqu'elle demeure, avous-nous dit, adhérente à chacun de nous et qu'elle voit si peu en nous ses expressions définitives qu'elle nous meut comme ses instruments au service des existences de demain. Au-dessous de la volonté personnalisée, s'affirme en tout homme cette volonté ethnique. La race reste attachée à l'individu, dont elle fait l'ouvrier de son achèvement, sinon de sa perpétuité.

Dans cette âme de la race nous distinguerons deux choses : une *orientation* générale (se manifestant par une sorte d'appétit) et des *routines* (s'exprimant par des actes machinaux). L'orientation date de son départ même ; les routines sont les produits de son long cheminement. Le grand fleuve de la vie s'est distribué en d'innombrables bras, s'écartant toujours plus les uns des autres. Bien que tâtonnant dans leurs avances divergentes, ces courants se sont fixés, plus ou moins tôt, en des rythmes monotones, où s'est arrêté leur progrès, tous... à l'exception d'un seul, le courant humain. C'est que lui seul s'est trouvé lancé sur la voie libératrice, la voie sans terme. L'âme des autres vivants n'est qu'un véhément *vouloir-subsister* ; l'âme de l'homme y ajoute un impérieux *vouloir-progresser*. Chez lui seul s'est fait sentir, à la manière d'un appel, une inquiétude, une insatiabilité qui

devait lui rendre l'arrêt à jamais impossible. Cet inassouvissement foncier, propulseur du progrès humain, tout homme l'éprouve en soi. Nous le nommons l'aiguillon de ses *besoins*. C'est sous leur touche que chacun de nous est, à son tour, provoqué à l'effort de recherche, de progrès, d'innovation.

Les routines humaines sont tout autre chose. Elles sont le savoir-faire acquis, la méthode transmise et « infusée ». Ce sont les immémoriales habitudes, ayant mécanisé toute une partie de cette âme ethnique qui est la base de la nôtre. Par elles, l'esprit humain n'avance pas, il se répète ; il ne progresse plus, mais se réédite. A ces routines nous ne donnons plus le nom de besoins, mais d'automatismes. Ce ne sont plus, en effet, des inquiétudes laissant l'individu imaginer leur voie d'apaisement ; ce sont des actes, contenant déjà toute leur manœuvre et l'effectuant d'une façon imperturbable et le plus souvent inconsciente. Chez l'animal, la presque totalité de l'instinct est de ce type. C'est pourquoi nous voyons ici la quasi-fixité : la race marque le pas ; à peine une phase insignifiante demeure-t-elle à l'initiative individuelle ; emprisonné en ses automatismes ethniques, le vivant a presque l'allure d'une machine. C'est cet étouffement presque total de la spontanéité qui fait que, si le courant animal aboutit à l'individualité, il était incapable de parvenir jamais à la personnalité. Cette dernière, dont le propre est la liberté, n'est apparue nettement qu'avec nous. Dans le drame immense de la vie, plantes et animaux ne sont guère plus que des figu-

rants ; l'homme est vraiment un acteur. Les autres ne tendent qu'à subsister ; lui seul s'inquiète d'un emploi de sa vie. C'est qu'il sent qu'en une certaine mesure il en dispose, et qu'elle sera en partie son œuvre. Il se demande ce qu'il est venu faire et quelle tâche l'attend. Bref, il se sent un *rôle*, et c'est précisément ce que signifie le mot *personne* (*persona*).

Non pas qu'il soit pure liberté. Pour une bonne part, tout au contraire, il est, lui aussi, automatisme ; — et cela à son grand avantage. L'énorme travail des aïeux lui arrive tout fait ; il n'a plus qu'à le parfaire et à l'utiliser. Pour la presque totalité de sa vie végétative, il obéit sans le savoir à la routine ethnique, et besogne merveilleusement sans s'en douter ! Comme les autres vivants, c'est donc par « nature » qu'il sait vivre : ce qu'il lui reste à découvrir, c'est seulement à quoi utiliser sa vie. Allégé du plus gros du travail, il se peut consacrer presque entièrement à son effort d'application personnelle.

Visiblement c'est par l'automatisme que commence aujourd'hui toute vie humaine. Ce n'est pas nous, d'abord, qui avons décidé de naître, c'est la race qui nous a voulus, ou, si l'on préfère, qui s'est voulue une fois de plus en nous. Notre incarnation fut son œuvre plus que la nôtre. C'est elle qui, déclanchant une fois de plus ses routines, a façonné l'individu qui devait s'achever en notre personne. Toute la vie du fœtus est son travail. Elle fabrique silencieusement l'outil avant de faire paraître l'ouvrier ; elle construit l'organisme avant de libérer la volonté qui s'en jouera,

Mais à ces deux moments, ce travail de la race est spirituel. Sa routine, c'est sa volonté initiale, canalisée et obscurcie par une répétition multi-millénaire ; l'éclosion de la personne, c'est le jaillissement de sa partie vive, inquiète et novatrice. La routine s'offre à la volonté libérée comme le moyen que celle-ci adaptera à ses fins.

Faut-il ajouter que ces deux parties de l'héritage de l'homme (actes instinctifs et besoins instinctifs) sont étroitement solidaires et complémentaires ? L'automatisme qui a construit et qui fait vivre son corps est le seul qui puisse servir les desseins ultérieurs de sa volonté. Par sa partie obscure et traditionnelle, l'âme de l'embryon travaille manifestement en vue de sa partie lumineuse et libre. Nous dirions presque que cette âme a deux âges : par son travail préliminaire de construction, elle répète une œuvre extrêmement vieille ; par sa pointe indépendante elle élabore un travail nouveau.

Durant neuf mois, elle ne veut encore que ses outils. Et, puisque ceux-ci sont d'un type qu'elle a façonné des milliards de fois, elle les forge à l'aveuglette avec une incroyable rapidité. Mais à peine sont-ils achevés qu'elle cherche à se les mettre en mains pour s'en servir. Emprisonné dans le sein maternel, l'outil se construit et s'achève ; mais une fois libéré, il se doit employer. — C'est alors seulement qu'au sein de l'individu humain commence l'éveil de la personne, — être disposant de lui-même, concevant et se dictant sa besogne et à quelque degré la créant. A la pauvre

« chose » qu'avait été l'embryon a succédé un « moi ».
 — Et pourquoi cette éclosion ? Nous l'avons dit.
 C'est parce qu'il n'y a que sous le mode personnel
 (c'est-à-dire conscient et souple), que l'esprit, s'insé-
 rant en un point précis de l'immense mêlée, peut se
 connaître, innover et progresser.

CHAPITRE IV

La première éclosion de la personne

La vie proprement personnelle marque un premier début lorsque l'individu existe *au regard de lui-même*, c'est-à-dire lorsqu'il a acquis la conscience de soi et la possession de soi.

Ces deux fonctions, qui mûrissent de pair, voilent, sans doute, dans l'infiniment petit leur tout premier exercice ; mais il nous est possible d'observer et de retracer la ligne générale de leur épanouissement.

I. — L'embryon se sent-il exister ? C'est la question que déjà Gassendi posait à Descartes. Il est clair qu'elle ne comporte pas de réponse péremptoire, puisque aucun adulte ne se souvient de cette phase de sa vie et que le nouveau-né (pour qui elle est toute récente) est incapable de fournir son témoignage. Deux considérations toutefois nous inclinent vers l'affirmative : la présence des éléments nerveux sensibles dans l'embryon et le nombre progressif de ses réflexes.

Par opposition à l'inertie, qui est la loi de la matière brute, *l'irritabilité* est la caractéristique de la matière